Le Calepin

- ROUGE -

n°38 - 1er février 2021

Morice Benin

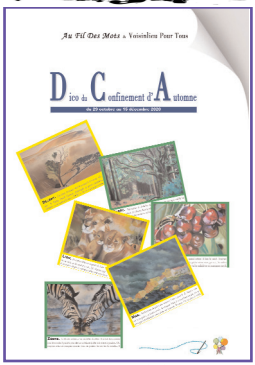
sommaire du n°38

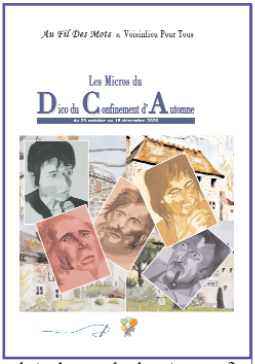
. *J.D.C. et D.C.A.* 2
LECTURES DE JANVIER
. *Les couilles*, L.Visse 3
. *Friterie-bar Brunetti*, P.Autin-Grenier 4
. *Peleliu*, J.Rolin 6
. *Le dernier bois*, N.Fouchet 8
. *Daimler s'en va*, F.Berthet 9
. *La pluie à Rethel*, J.C.Pirotte 11
. *Mauvaises mémoires*, M.Lalet 12
. *L'Homme aux trois lettres*, P.Quignard 13
. *Les racines du temps*, S.Jayat 15
. *Un privé à Babylone*, R.Brautigan 16
. *Après*, A.Saumont 17
ROMAN GRAPHIQUE
. *Tempête sur Cuba*, A.F.Casas 19
CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ
. *Le temps retrouvé* 20

MORICE BENIN (1947-2021) Il naît au Maroc. En 62 il entend Jacques Brel au théâtre de Casablanca. Le choc. Trois ans plus tard il vient en France avec son père pour les vacances, il ne repart pas. Il monte à Paris et se lance dans l'écriture de chansons. Écume les cabarets, tombe sur le parolier Jacques Demarny qui l'introduit chez Barclay. En 73 il chante au Larzac. Peu à peu se construit une «carrière», en marge, dans la «chanson à texte». Fête de L'Huma, Bourges, l'Olympia... Des tournées à 150 concerts/l'an. Il fait la connaissance de l'ami Luc Vidal (qui dirige les Éditions du Petit Véhicule, à Nantes) qui publie «Les chants de solitude» sur des poèmes de René Guy Cadou – prix de l'Académie Charles Cros l'année suivante...

Il est mort à Die ce 19 janvier. Die où a vécu et où est mort Jacques Coutureau, avec qui je vécus un compagnonnage artistique inoubliable. **R.W.**

D.C.A. et «Micros D.C.A.





L'énorme travail d'écriture produit durant le dernier confinement par deux associations : «Au Fil Des Mots» à Fleury-les-Aubrais (Loiret) et «Voisinlieu Pour Tous» à Beauvais (Oise) a trouvé à se concrétiser à travers deux publications.

La première, «le D.C.A.», reprend les 48 numéros du petit quotidien écrits entre la fin octobre et la mi-décembre 2020, ainsi que quatre numéros spéciaux produits par divers ateliers de V.P.T. et en hommage à Paul Mahieu, un ami belge d'AFDM. Il fait 134 pages grand format (16x24).

La seconde, «les Micros du D.C.A.» reprend des séries brèves largement illustrées sur 2 à 4 pages : chansons commentées, inventaires divers, brefs scénarios, ainsi qu'un inventaire festif d'une bonne part des 450 mots qui figurent au Dico. (106 pages au format 10,5x15).

Les deux ouvrages seront disponibles à la fin du mois, au prix groupé de 10€ les deux volumes.

Il est d'ores et déjà possible de les commander, soit auprès de AU FIL DES MOTS, soit auprès de VOISINLIEU POUR TOUS où sera organisé un dépôt.

Roger Wallet

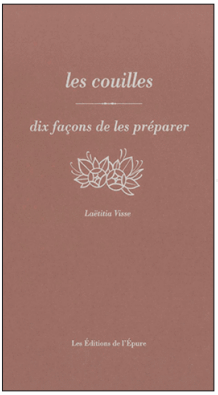
Comité de rédaction
Élie Hernandez, Michel Lalet, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :
Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France, Rémi Lehallier

site : www.lecalepin.fr
& sur associationaufildesmots.com/
& http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/

« LES COUILLES - DIX FAÇONS DE LES PRÉPARER »

Laëtitia Visse, 2020, éd. de l'Épure



À peine déballé, c'est un éclat de rire : qui peut avoir l'audace de... Mais aussitôt c'est la beauté du livre qui émerveille. Il est si mince, 4mm d'épaisseur dont la moitié pour la couverture à rabats d'un magnifique papier Ingres (au moins du 350g.) au grenat somptueux. En consultant le site de l'éditeur, je comprends que la couleur est assortie au sujet. Orange pour *«La fleur de l'oranger»*, jaune pour *«Le pissenlit»*, grisé pour *«Le champagne»*... L'intérieur est sur vélin avec une impression grenat. De plus, sa pagination réduite (24 pages au format 12x21) permet une impression sur une seule feuille et donc un savant pliage que la lame du couteau aura plaisir à séparer. Reliure à la japonaise : un joli fil de lin fait son travail dans les trois trous de la tranche. Un vrai chef-d'œuvre que cet objet !

Dix recettes donc, et de «chefs réputés», que l'auteure a eu l'occasion d'apprendre à cuisiner puisqu'elle vient d'ouvrir son propre restaurant à Marseille («Ripaille»). On sourit de voir que la belle provocation du titre ne se retrouve que dans deux de ces recettes – les «couilles d'âne» et celles... du Pape ! Pourtant l'auteure triche un peu quand elle introduit la recette par le fameux «Duas habet et bene pendentes» («Il en a deux et elles pendent bien»). Elle prête l'anecdote à l'élection pontificale du premier Pape avignonnais (Clément V, en 1305) alors qu'elle remonte à l'épisode – fort contesté par les historiens – de l'élection de «la Papesse Jeanne» en 877 : cette jeune Allemande habillée en homme aurait siégé deux ans avant que la supercherie n'éclate lorsqu'elle accoucha au cours d'une procession ![1]

1. Accouchement de la Papesse Jeanne. Gravure médiévale.

La lecture du sommaire enrichit sérieusement notre vocabulaire, avec les «amourettes» d'autrefois, devenues aujourd'hui les «animelles». On trouve aussi, plus poétique, les «frivolités du boucher» ; plus familier, les «précieuses» (en croquettes à la mayonnaise) et les «roupettes d'agneau» ; plus exotique, les «alibofis marseillais» (du nom méridional d'un arbuste, l'alibouffier) et les «huîtres de montagne» qui viennent du Colorado et désignent spécifiquement les couilles de taureau.

2. «... Faites chauffer un bain d'huile à 170°C et déposez soigneusement les croquettes. Sortez-les lorsqu'elles sont bien dorées et égouttez-les sur un papier absorbant. Ajoutez un peu de sel immédiatement, dégustez-les bien chaudes, trempées gaiement dans la mayonnaise.»
(Croquettes de précieuses)

Le plaisir se confirme à la lecture des recettes. La langue y est aussi fleurie que celle des œnologues, et d'une précision irréprochable. Ici «un filet d'huile de pépins de raisin», là «huile de noisette» pour poêler les amourettes mais «huile d'olive» pour l'assaisonnement. Pour les «couilles du Pape», la bassine, bien sûr, est «en cuivre»... Les mots font saliver.[2]

Camille VISSE

Dommage qu'il y ait deux petites fautes d'orthographe. «Faite-les blondir» (recette 6) et «En 1305 a eut lieu l'élection...», vous voyez où...

Mais cela ne m'empêchera pas d'y revenir, aux éditions de l'Épure, rue de la Sablière, à Paris.

Aude France

3. « On ne voyage bien en fait qu'au café, en compagnie d'un panaché, d'une verte, d'un Cinzano ou d'un petit noir arrosé si vous préférez ; un modeste reginglard de charbonnier ferait d'ailleurs tout aussi bien l'affaire. »

4. « Je conserve ainsi sans intérêt sous le coude des balbutiements de ballades, des commencements de chroniques, des prémices de récits et même deux feuillets déjà dactylographiés serrés d'un roman-fleuve supposé à venir ; tous travaux pour lesquels l'industrie du livre et ses munitionnaires m'ont gentiment encouragé, m'avançant de quoi faire face à mes frais de bouche par-ci, régler le loyer et m'assurer quelques minces amusements par-là... »

« Friterie-Bar Brunetti »

Pierre Autin-Grenier, 2005, éd. Gallimard

Ce doit être juillet 2012. Je viens de rédiger en partie et maquetter pour mon éditeur et ami Luc Vidal un n° de la revue Chiendents consacré à André Bucher. Celui-ci, écrivain donc et paysan, a créé, dans son petit village drômois de Montfroc, un festival littéraire. Il m'y invite. Le dimanche, sous le barnum qui nous protège du soleil, je le reconnais tout de suite. Il est avec sa femme. Quelques mois plus tôt, via son éditeur, j'ai pu l'interviewer pour le petit magazine littéraire numérique que j'anime, «Les Années». Il a gentiment répondu à mes trois questions. Je me dirige vers eux, «Bonjour», je tends la main et là, P.A.G. – qui ne m'a jamais vu et ne me connaît pas le moins du monde – me répond : «Mais qu'est-ce que tu fiches là ?» Et, à sa femme : «C'est l'ami dont je t'ai parlé...» Moi, bien sûr, je donne mon nom à sa femme. Je me rends compte que lui, ça ne lui en dit pas beaucoup plus, alors je joue le jeu : «Je te [je le tutoie forcément] remercie, tu sais ton interview a fait un tabac... – Il fronce le sourcil, visiblement il ne sait pas de quoi je parle et alors je le piège – Mais tu sais que ta réponse sur les relations de l'artiste et du Pouvoir a remué les consciences ?...» et là il réagit [il a un clin d'œil à mon endroit] «Non mais franchement ils prennent les écrivains pour des couillons ou quoi ?» Alors sa femme s'interpose : «Pierre, qu'est-ce que tu as encore dit ?» Je la rassure mais, à partir de ce moment-là, je sais que Pierre et moi nous n'avons plus qu'une chose à faire : trinquer ! Ce que nous faisons, Luc et André nous rejoignant pour l'occasion...

Pierre Autin-Grenier c'est ça – c'était plutôt, puisque ce grand couillon nous a quittés au printemps 2014. Je n'avais pas eu d'autre contact avec lui.

Jamais homme ne m'a paru plus semblable à ce qu'il écrivait que lui. Surtout dans «Friterie-Bar Brunetti» qui est dédié à ça : les bistrots, ces autres nous-mêmes. Est-ce que c'est un livre ? Oui, sûr, puisque je l'ai entre les mains dans cette belle édition de poche «vermillonne». Mais un roman ? Oui, sûr, puisqu'il l'a écrit. Mais impossible de le lire comme un roman : ça se lit comme un journal, comme des confidences, de celles qu'on se fait et qu'on s'invente justement dans un troquet. Le lieu idéal pour voyager.[3] Nul mieux que lui n'a été sensible à la poésie de ces lieux. On dirait souvent du Michel Audiard et un texte dicté pour le Gabin de «Un singe en hiver», la fameuse scène du bistrot avec Belmondo. Mais il y a aussi du Bernard Dimey dans la prose de P.A.G. et, parfois, du Frédéric Dard de San-Antonio.

C'est difficile de parler de ce livre parce que l'on n'en parlera jamais aussi bien que lui mais on ne peut pas ne faire que le citer. D'autant que les droits d'auteur coûteraient cher aux Calepins. C'est justement ça qui le pousse à écrire, P.A.G. : il a accumulé tant d'à-valoir, d'avances de la part de ses éditeurs qu'il doit bien se résoudre à enfin écrire.[4] Il va le faire comme il procède souvent, du moins dans les livres de lui que j'ai lus : en donnant le sentiment d'une nonchalance heureuse. Pas d'intrigue ici, rien que des portraits, des anecdotes, des petits tableaux. Tous sont écrits avec le sourire, un sourire qui n'exclut pas parfois la larme à l'œil parce que, quand on fréquente les bistrots, on est toujours

entre le rire et les larmes : la misère y côtoie toujours la camaraderie. Je pense à ce bistrot dont je suis devenu le familier. J'y fais figure, sinon d'ancêtre, du moins d'aîné, et je m'efforce en effet d'y apporter une certaine sagesse. Mais je suis le premier à rire des facéties des plus jeunes et le premier à m'émouvoir de voir ce sdf étaler ses pièces de 1, 2 et 5 centimes pour s'offrir un café. La patronne – pourrais-je ne pas être sensible à ses charmes et à sa gentillesse ? – fait mine de compter, rend toujours une pièce, et ajoute le lait qu'il aime (et normalement augmente la note de 5 ou 10 centimes).

Mais le Brunetti n'a rien à voir avec le «Philo» de ma jeunesse beauvaisienne. «Philo» ne faisait que bar et nous ne le fréquentions que le soir. Nous étions tous jeunes et les chansons fleurissaient sous les doigts des guitaristes. Chez Brunetti ils sont plus âgés et ne boivent pas de la bière – on est à la fin des années 50, nous ce sera dix ans plus tard – et si l'un d'entre eux parfois chante, c'est au mieux du Piaf, pas du Barbara ni du Brassens. Mais bon Dieu, que P.A.G. en parle bien !, comme il en tisse magnifiquement la légende ! À commencer par madame Loulou. Est-elle la prostituée des lieux ? Certainement pas... Encore que... Mais elle l'est avec tant de classe et tant de gentillesse qu'on pourrait tout aussi bien la prendre pour une Petite Sœur des Pauvres.[5] «C'est en grande dame que toujours elle agit, le bonheur ne l'a jamais intéressée dans l'existence, seulement faire du bien autour d'elle.» Et P.A.G. de faire le moraliste : «Brunetti, voyez-vous, c'est un de ces bistrots qui parvient quand même à faire tenir debout un certain nombre de vies.»

Autre personnage : le grand Raymond. Lui, il prend la pose. Il s'adosse au bar et joue de son cigare. Ce qu'il s'invente ? L'Indochine – on sort tout juste de la déculottée de Diên Biên Phu – «Il a connu le Tonkin, navigué en barcasse de long en large sur le Mékong, passé dans un fauteuil le col des Nuages, écumé les rizières...» On croit vraiment entendre Gabin. Il y a aussi le banquier du Crédit Lyonnais qui a su, alors qu'il représente tout ce que peuvent haïr les habitués de Brunetti, se rendre sympathique aux yeux de la clientèle.[6] Certains portraits tirent les larmes. Tel celui de Domi, le cantonnier, qui a tout sacrifié pour assurer l'avenir de son fils, orphelin de mère, et voilà que celui-ci n'a rien trouvé de mieux que de se faire flic ! «Il vient soigner sa grêlée de cicatrices en notre compagnie, au zinc de chez Brunetti [...] Comme ça, les soirs de vague à l'âme, de pluie et de brouilly, il peut quand même rentrer chez lui debout, en partie rassuré sur la fraternité humaine [...]»

Et P.A.G. de rappeler doctement : «Vous pouvez ainsi le constater par vous-même c'est dans les cafés que j'ai appris à lire, que j'ai forgé mes armes, et mes humanités je les ai faites sur la banquette du fond de la Friterie-bar Brunetti [...] Pas à l'école où je ne suis que très peu allé...» Qu'il soit permis d'en douter, tant la phrase de P.A.G. est complexe, retorse, et emplie de ces subtilités que l'on ne saurait puiser que dans la littérature classique, disons du XIX^e^. Un exemple – pardonnez-moi de redevenir le maître d'école que j'ai été. À cheval sur les pages 57 et 58 je m'embarque dans cette phrase :

«La Friterie-bar Brunetti, fondée en 1906 au 9 de la rue Moncey, comme je vous l'ai dit, et dont j'ai entrepris par fantaisie de célébrer ici le souvenir, rapport à mes à-valoir

5. «Le talon de l'escarpin planté bien droit dans la sciure, debout au bar, [elle] attend son marin du mercredi pour une ou deux tournées de mâcon et ensuite dans un garni de la rue de l'Épée au papier peint fleuri s'en aller le cajoler le restant de l'après-midi.» — «Il ne viendrait vraiment à l'idée de personne de classer madame Loulou dans la catégorie tapin. On admire trop son grand savoir-faire, son dévouement sans bornes pour les âmes en peine, on sait comment détresse et mélancolie auraient tôt fait d'emporter les tassés par l'âge, les tabassés par l'existence, qu'il n'y aurait alors plus une seule loupiote d'espoir nulle part pour les éclopés de Cupidon, sans elle.»

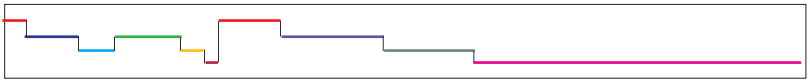
6. «Il s'enflamme tant à certains moments qu'il finit par tout embrouiller, s'égare dans le rêve, s'emmêle les crayons, digresse à l'infini mélangeant tout à trac ses pauvres salades à de très anciens secrets d'alcôve. Il faut dire qu'il fuit parfois de la cafetière notre banquier.»

7. «Seulement à force de digresser à l'infini dans l'idée saugrenue de rembourser mes dettes, me tenir des journées entières la tête dans le sac aux souvenirs pour soi-disant me soulager, c'est tout le contraire que j'ai fait, si vous voyez. Me voici encombré à présent de ce paquet de mots à la queue leu leu griffonnés se piquant de faire des phrases, débordant de partout, se gonflant même en manière de manuscrit; déraison, futilité et fantaisie!»

surtout, n'oubliez pas!, occupait dans le quartier de la Guille une position hautement stratégique puisque située à deux pas à peine de la place du Pont et de son légendaire Prisunic, lui-même ouvert depuis les années trente sur l'emplacement de la Grande Brasserie Charroin où se retrouvaient alors les enragés du Damier lyonnais pour de terribles tournois, mais aussi déjà les marlous à rouflaquettes et casquettes à pont immigrés du Piémont, les zouaves à couteaux des casernements tout proches et quelques Casque d'Or au petit pied en congé des maisons de la rue Turenne, Marignan ou alentour.»

Cent trente-cinq mots! Il en faut du souffle pour écrire ça dans un bistrot...

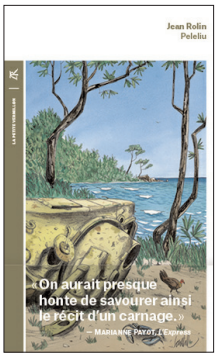
Je souligne en rouge la proposition principale, scindée en deux, elle ne fait que 15 mots. Elle se complète d'une proposition participiale de 9 mots (en bleu) – elle-même complétée d'une incise de 6 mots (cyan) – et d'une subordonnée relative de 11 mots [participiale et relative sont coordonnées par «et»] (en vert) – elle-même complétée d'une incise non-verbale de 5 mots (en orange) que précise une autre incise de 3 mots (en grenat) – la principale retrouvée se trouvant à son tour complétée d'une proposition participiale (violet) de 17 mots que vient préciser la fin de la phrase par une nouvelle proposition participiale (vert anglais) de 14 mots complétée d'une subordonnée relative de 54 mots! On a donc une structure à 4 niveaux syntaxiques. Et il voudrait nous faire croire que c'est en buvant des ballons de rouge et de blanc qu'il a appris ça! Même chez Proust, une telle structure c'est tout à fait exceptionnel...



Rassurez-vous: les 94 pages du texte ne donnent jamais la migraine. Mais j'insiste sur la langue d'Autin-Grenier: c'est une des plus belles syntaxes du demi-siècle. Il peut emprunter facilement au langage parlé, voire à l'argot, sa structure est toujours irréprochable. Pour vous en convaincre, lisez «Toute une vie bien ratée» – ce titre m'a toujours fait rêver – ou, si vous voulez sourire vraiment, «C'est tous les jours comme ça» (ah, son «Petit vendeur d'orgasme»!).

À ta santé, Pierre!

Rémi Lehallier



«Peleliu»

Jean Rolin, 2016, éd. P.O.L.

Ah, les Rolin! On les confond toujours. Jean (né en 49) est journaliste et écrivain. Olivier, son frère aîné (né en 47), est écrivain et occasionnellement pigiste; militant d'extrême-gauche, il est l'auteur du magnifique «Port-Soudan». Dominique Rolin (1913-2012) est une auteure belge, publiée chez Gallimard et Denoël; elle fut l'égérie de Philippe Sollers qui parle d'elle avec une merveilleuse tendresse. Jean Rollin (deux L) (1938-2010), surtout connu comme cinéaste, a publié nombre de nouvelles et de

romans. François Rollin (né en 1953) est surtout connu pour avoir été «le Professeur Rollin» de la série télévisée «Palace», personnage à qui sont liées ses publications.

Jean Rolin donc. Il nous raconte ici comment la terrible bataille de septembre à novembre 1944, entre les Américains et les Japonais qui occupaient les lieux, a durablement détruit Peleliu, cette petite île (13km²) de la République des Palaos, à l'est des Philippines. Le prétexte en est un séjour que l'auteur y fit en 2015.

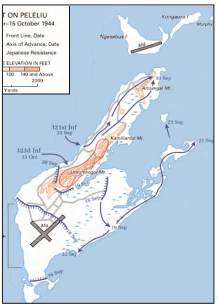
Les faits d'abord. Le 15 septembre 44, 16.500 Marines débarquent pour réduire la résistance japonaise. La bataille ne doit être qu'une formalité, elle durera plus de deux mois et fera des milliers de victimes des deux côtés. Tout ça pour n'être d'aucune utilité sur le sort de la guerre! Les militaires sont décidément les pires gaspilleurs qui se puissent voir et McArthur est bien le digne successeur des Joffre et des Nivelle. Cette composante du texte est très documentée et Rolin cite toutes ses sources, une douzaine de témoignages et d'historiens américains.

C'est que l'île ne ressemble à rien et même quand il y marche longuement en 2015, le sol est si ingrat, dangereux et coupant[8] que souvent il passe sans les voir à côté des lieux qu'il s'est promis d'explorer.[9] Car tout se passe sous «terre», dans des grottes et des abris sommaires. Grottes dont un certain nombre furent murées par les Américains, «dans lesquelles quelques milliers de soldats japonais, sans doute au préalable incinérés au lance-flammes, gisent encore sans sépulture». C'est d'ailleurs sur cette île que se situe l'épisode du lieutenant Yamaguchi qui, avec une trentaine de soldats ignorants du cessez-le-feu se terrèrent jusqu'au 21 avril 1947 et qu'il fallut l'intervention d'un amiral japonais muni d'un haut-parleur pour convaincre que la guerre était finie. L'anecdote semble peu crédible à l'auteur.

Car Jean Rolin écrit moins ici en qualité de romancier qu'en historien et en scientifique, particulièrement au fait en matière de zoologie – il reconnaît toutes les espèces animales – et de botanique. Le romancier ne raconte pas à proprement parler l'assaut des troupes américaines et la résistance acharnée des Japs, il n'en livre que des bribes. Comme les trois jours de bombardement avant le débarquement où il nous livre précisément les munitions utilisées: «... les pièces de 16 et 14 pouces (406 et 355 millimètres) des cuirassés, appuyées par les pièces de 8 pouces des croiseurs lourds, les pièces de 6 et 5 pouces des croiseurs plus légers»; ou comme les quatre jours de corps-à-corps pour s'emparer des hauteurs de Bloody Nose Ridge.

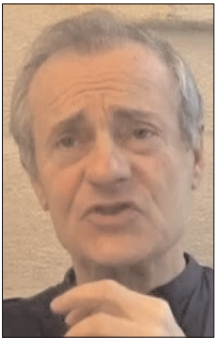
En définitive, je suis très mal à l'aise avec ce livre qui n'avoue pas son genre. Il n'est pas livre d'historien car il ne nous édifie pas sur le déroulement des faits, il ne fait qu'en citer certains éléments. Pas davantage n'est-il un roman car le personnage n'exprime aucun projet et ne s'attarde durablement sur aucun autre personnage ni aucun lieu en particulier, il papillonne. Il exprime aussi une certaine suffisance intellectuelle, celle de celui qui en sait plus sur le sujet que le guide qui le fait visiter, il a tendance à «étaler sa science» comme on le dit vulgairement. Et surtout à aucun moment on ne ressent ce souffle propre à embarquer le lecteur. Tout se passe comme si Rolin voulait juste nous en remontrer sur la belle étendue de ses connaissances.

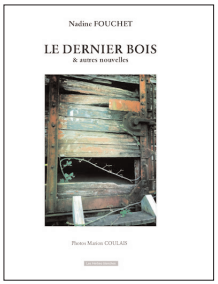
Léo Demozay



8. «La plupart des auteurs qui ont écrit sur cette île... la décrivant comme une sorte d'enfer sur terre. [...] Des cocotiers, en toute logique, tombaient de loin en loin des noix de coco, qui à force de n'être plus ramassées ... avaient formé sur le sol des amas pourrissants et fétides, dans lesquels on enfonçait jusqu'à mi-mollet. Par surcroît, cette profusion de noix de coco avait entraîné une explosion démographique de deux espèces animales elles-mêmes répugnantes, les rats et les crabes de terre...»

9. «Le jour où j'ai finalement atteint le trou à nager, je suis passé devant, une première fois, sans le voir. [...] Ce qui fait d'une baignade dans ce trou une expérience unique, c'est le sentiment que si quelqu'un, ou une force quelconque, retirait ou faisait tomber l'échelle par laquelle on y est descendu, il n'y aurait aucun moyen d'en ressortir...»





10. «Nul ne sait comment Simon, devenu Lucien, vécut ces trois années caché dans la chambre au-dessus de la grange à foin. Louise déversa sur lui un incommensurable flot d'amour maternel. [...] jamais il ne parlait de son enfance. Il avait en lui, profondément enfouie et solidement ancrée, l'impérieuse nécessité d'oublier, de se faire oublier.»

11. «Elle chercha dans son portefeuille le papier sur lequel elle avait un jour noté l'adresse d'une femme qui recevait dans la clandestinité. Maribel resta dix jours dans la chambre. Dix longues journées à souffrir, à saigner, dix interminables nuits à pleurer. Puis un soir elle descendit l'escalier, droite comme un «I». Sa vie lui appartenait désormais...»

12. «Au bout de quelques minutes elle remarque une tombe ancienne fraîchement nettoyée. Vince CLÉMENT..., Mathilde GARRIGOU, épouse CLÉMENT... et la mention «Unis d'un bout à l'autre de la terre».
– C'est une fleur de frangipanier, ma grand-mère les aimait beaucoup.
Irène sursaute. Thiko se tient à côté d'elle, face à la tombe.»

13. «Le dernier bois, *c'est ainsi qu'on nomme le petit bout de forêt qui borde le chemin de la falaise, sur la commune de Saint-Pierre. Après, c'est le vide et, quelques furtives secondes plus tard, la délivrance. Un moment unique, délicieux, quand un*

«Le dernier bois»

Nadine Fouchet, 2020, éd. Les Herbes Blanches.

Quinze nouvelles pour cette onzième publication de l'auteure orléanaise qui préside aux destinées d'une association fort active en matière d'écriture, «Au Fil Des Mots». Elle collabore également au Calepin Bleu. «On y aperçoit le Mont Fuji, on y respire les senteurs de Nouvelle-Calédonie, on croise un pianiste japonais, on fait une halte à Berlin ou tout simplement au bord du canal» détaille Nicole Bain en 4ème de couverture. Et c'est curieux de constater cela dans l'écriture de Nadine Fouchet, ce besoin du voyage quand bien même la plupart de ses personnages évoluent dans un «quotidien tranquille». Mais les histoires dans lesquelles ils s'embarquent sont toujours pittoresques, souvent inattendues, toujours sensibles.

Les cinq nouvelles du début doivent à leur environnement d'être regroupées sous le titre *«Si lentement, entre les peupliers»*... où glisse le canal. C'est Malou qui fait le lien. Avant qu'il meure, *«Lucien»* lui a confié son secret, un de ces lourds secrets des années de honte nationale...[10] *«Francine»* est sa voisine et son amie. Un jour elle entend son chien aboyer. C'est qu'une jeune fille nage au beau milieu du canal! Surprise! La surprise sera bien plus grande quand l'enquête de gendarmerie dévoilera qui a commis un vol aux Peupliers, l'ehpad voisin... *«Irène»* a eu de la chance : sa chambre n'a pas été visitée, elle a toujours sa bague de fiançailles... *«Maribel»* se souvient de son premier amour et de la douleur que ce fut de se débarrasser de... enfin, à cette époque, l'IVG n'existait pas...[11] *«La fête du canal»* les réunit toutes. La Nouvelle-Calédonie – où vécut l'auteure – a inspiré deux nouvelles, *«Le vent se lève»* : Yvonne apprend la révolte auprès d'une vieille dame aveugle qui sait si bien lui parler de son pays, au loin, dans le Pacifique ; et *«Un ailleurs qu'ils avaient trouvé là-bas»* : étonnement quand Thiko Clément demande à consulter un vieux registre d'état-civil à la mairie de Saint-Martin-la-Rivière ; il a bien une carte d'identité française mais il est Noir et il porte ce curieux prénom...[12]

Et puis des secrets de famille avec *«Les trois ou rien»*, dont on devine que le troisième n'est pas tout à fait de la même parentèle, et *«La comédie du dimanche»*, quand des jeunes filles de la bonne société, à qui l'on prescrit de devenir «marraines de guerre» (pendant la «Grande») se laissent prendre au jeu des sentiments... Et des voyages, des dépaysements : *«Berlin terminus»* où une histoire de valise précipite la rencontre entre elle et lui ; le Japon où le plasticien Christian Boltanski a déposé ses *«Archives du cœur»*, enregistrements de battements de cœurs conservés dans un mémorial sur l'île de Teshima. Dans *«La maraude»*, un romancier voit la réalité rattraper la fiction qu'il a échafaudée.

«Le dernier bois» donne l'esprit, la philosophie de ce recueil.[13] Le pianiste japonais de renommée internationale Akira Sato y loue une petite maison. Il compose mais aussi, quand il repère un de ces désespérés près d'accomplir le geste fatal, il lui fait entendre sa musique et, souvent, le désespéré est touché, il se calme et il repart... S'il lit son nom le lendemain dans la presse, signe de son «échec», il s'incline avec gravité. C'est qu'il n'aura pas réussi à toucher son âme...

Les photos de Marion Coulais sont de toute beauté et bien mises en valeur par le papier glacé sur lequel le livre est imprimé. Elles ne sont nullement explicatives : elles donnent le climat, la tonalité poétique du texte.

Depuis ses premières publications (2014-2015), l'écriture de Nadine Fouchet a gagné en densité. Elle joue plus volontiers l'ellipse, au lecteur de faire son travail. Même si l'univers romanesque reste résolument le quotidien – dans lequel souvent la douleur trouve à s'employer – l'intrigue avance tout autant par les détails significatifs que par la narration elle-même. Le dialogue, d'ailleurs, n'y tient plus le premier rôle. C'est un signe. J'aime particulièrement la plus brève de ces quinze nouvelles, écrite comme on écrirait un haïku, et qui garde toute sa part de mystère : «Violette pousse la grille du cimetière. Un oiseau réfugié sous le grand if prend peur. Elle avance dans l'allée centrale, s'arrête devant une tombe. Elle y dépose la couronne de houx. Une baie rouge s'en échappe. Les questions se bousculent à nouveau. Violette tire de sa poche un mouchoir qu'elle porte à ses joues. Elle retire ses gants, les rassemble, les agite en quelques coups secs pour dégager la neige. Blanche DARRIEUX, 12 mars 1980-24 décembre 2001.

Une baie rouge
a roulé
sur la gelée blanche du jardin
[Buson]

Roger Wallet

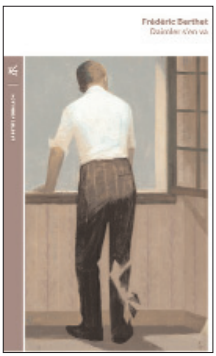
corps devenu insupportablement souffrant, abritant un cœur irrémédiablement déchiré, ou composant depuis trop longtemps avec un esprit dérangé, quand ce corps fatigué de porter ses misères brise les vagues pour retrouver son état originel et flotter dans l'insouciance.»

«Daimler s'en va»

Frédéric Berthet, 1988, éd. Gallimard.

Le seul roman de Frédéric Berthet (1954-2003) qui fut attaché culturel à New York avant de travailler à la B.N.F. Ce qui frappe immédiatement, avant même de commencer la lecture, c'est l'aura qui entoure ce court texte (100 pages) qui obtint le prix Roger Nimier à sa parution et l'enthousiasme avec lequel sa réédition est saluée par ceux que l'on a appelés «les néo-Hussards» (Roger Nimier et ses amis ayant été «les Hussards» dans les années 50-60) et qui se singularisèrent autant que les tenants du «Nouveau Roman» (Robbe-Grillet, Sarraute, Simon, Butor...). Comme eux : rejet du personnage, rejet de l'intrigue, rejet du point de vue omniscient.

Le texte se compose de trois parties. La première évoque mille détails de la vie de Daimler qui est un homme solitaire, dépressif, encore jeune et va se suicider en se jetant de sa fenêtre – la chose n'est pas dite clairement mais suggérée.[14] Dans la seconde, son ami Bonneval évoque (entre autres) différents courriers qu'il a reçus de Daimler.[15] Dans la dernière, Bonneval revient sur des conversations qu'il a eues avec Daimler ; il indique d'emblée (p. 93) que son ami est mort et précise (p. 103) qu'il s'est suicidé. Mais rien de ses activités professionnelles ni de son mode de vie, sinon de multiples petits éclats bien singuliers.



14. «Daimler descend poster une lettre. D'en bas, il regarde ses fenêtres éclairées au quatrième étage, et mesure la hauteur.» (avant-dernière page)

15. [à Véro, la compagne de Bonneval] «Méfie-toi de Bonneval. Je l'ai vu un jour acheter un numéro du Chasseur français *: il l'a dissimulé dans un exemplaire du quotidien* Le Monde. *Quand*

il est sorti dans la rue, il avait l'air d'un homme traqué. Or, un homme traqué est capable de tout. S.Y.» [sincerely yours]

16. «Quand Daimler voit des pigeons dans la rue, il a envie de leur courir après. On lui demanderait pourquoi, il expliquerait : – C'est qu'ils manquent d'exercice.»

17. «HÉROÏQUE
Je m'appelle Véronique
J'sais pas quelle mouche me pique
C'était pt'être un moustique
Angoisse métaphysique

J'ai perdu mon lipstick
Ça me rend hystérique
J'peux pas rester statique
Va falloir que j'me pique

J'AI PRIS DE L'HÉROÏQUE
DEPUIS C'EST LA PANIQUE

Mieux que le gin tonic
Ça me rend mécanique
Vous êtes vraiment comiques
Moi j'connais la musique

J'aime mieux ça qu'la veuve Clic
Ô la coke c'est classique
Redonne-moi l'élastique
Faut encore que j'me pique

J'AI PRIS... (etc.)

Tout ce speed exotique
Me fait oublier c'mic
Mac 22 v'là les flics
Faudrait pas qu'ils me piquent
.../...»

L'absence d'intrigue est déroutante, mais encore plus l'absence d'un véritable sujet, au sens traditionnel du terme. Quel est alors le travail du romancier ? À vrai dire, on a souvent le sentiment que Berthet écrit tel ou tel de ses 90 «fragments» uniquement pour voir la tête de ses amis quand il le leur lira. C'est parfois du grand n'importe quoi.[16] Mais comme on ne peut imaginer qu'on écrivain écrive n'importe quoi, on cherche l'intention secrète – on la trouve rarement – qui relierait ce fragment à un grand ensemble. Un peu comme les prédelles, ces petites parties fractionnées au bas d'un retable. Les prédelles mettent en avant un détail significatif de la scène qui est peinte. Ici, chez Berthet, on est bien en peine de justifier chaque «anecdote». La plupart d'ailleurs sont sans suite.

«Quand il avait une quinzaine d'années, Daimler écrivait des poèmes, en octosyllabes, où il était question d'envols de corbeaux au-dessus des terres labourées, d'odeurs citronnées, de parfums capiteux et de femmes alanguies. Il se dit qu'il devrait s'y remettre. Ce qui donne :

OVER
Rio Bravo appelle Tango II
Crapaud IV appelle Tango, bon sang
Coyote hurlant appelle Tango malade
Over.

À part le fait qu'il soit passé au vers libre, son état d'esprit a changé. L'inspiration ne se commande pas.»

En effet, c'est une évidence ! Si l'on reste sur ce fragment, il est évident que Berthet a écrit n'importe quoi, et que l'absence de tout intérêt de ce... «poème» ? ne se justifie par rien dans le fil «narratif» – car, qu'il le veuille ou non, et même s'il prend bien garde à ce que son texte ne ressemble jamais à un roman au sens classique du terme, le lecteur, lui, lit dans la continuité d'un moment de vie et donc, nécessairement, lie les choses. Encore une fois, une seule chose explique qu'il écrive cela : les réactions de ses amis qui n'en reviendront pas d'un tel culot !

Ce n'est pas tout à fait suffisant pour justifier l'enthousiasme préfacier de Jérôme Leroy. Je dirais pour ma part que si l'auteur avait eu 18 ans, j'aurais ri de son audace. Là, je ne peux m'empêcher d'y trouver quelque chose de désolant.

«– Et quoi encore ? se révolte Daimler, après avoir ri.»

Quoi encore ? Eh bien l'idée d'un pont, peut-être, à établir avec le «biographème» de Roland Barthes : cette façon de raconter un personnage ou une vie à travers des fragments significatifs. Oui, le procédé de Berthet doit pouvoir permettre de narrer une histoire, à condition toutefois d'admettre que, sans intrigue et sans personnage, on n'est sans doute plus dans la littérature. Plutôt dans un de ces essais faussement scientifiques de Perec («Cantatrix sopranica») visant à démontrer que l'accumulation de fragments épars et apparemment sans lien les uns avec les autres permet néanmoins de reconstituer la figure globale d'un personnage, d'une histoire, d'une époque.

Bref, un livre simplement culotté.

Yves Potoski

«La pluie à Rethel»

Jean-Claude Pirotte, 1981, éd. Luneau-Ascot.

Qui n'a pas encore lu Pirotte le découvre ici tel qu'en lui-même: rêveur, impulsif, en tout étonnant, poétique. Il a 42 ans et publie son premier roman, son cinquième livre après de la poésie. Un mot de l'homme. Il est belge et avocat. En 75, on l'accuse d'avoir favorisé la fuite d'un de ses clients, ce qu'il niera toujours. Condamné à de la prison, il fuit, franchit la frontière et se met à écrire. Il sera amnistié en 81.

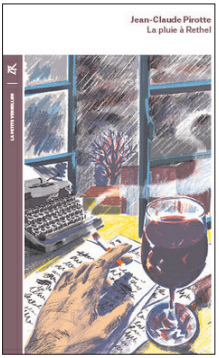
Un homme s'assied face à la cartonnerie et entreprend d'écrire la pluie sur Rethel. Il n'y a pas d'autre trame que celle-ci. Sans doute serait-ce hasardeux d'établir un lien avec sa situation. «J'ai vécu dans la pluie, j'ai écrit avec la pluie, j'ai regardé la pluie, c'était la pluie encore sur mon sommeil inquiet, mon inomnie étouffante, ma veille hagarde dans l'obscurité de la chambre au volet toujours clox, la pluie qui transforme en pluie...» La pluie incite à se tourner vers son âme, vers sa vie, vers ses souvenirs. Ce sont ses amours qui constituent l'essentiel de sa narration, des amours toujours incertaines, imprévisibles à l'image de celle-ci qu'il ne nomme que C...

L'un des charmes de la narration tient au narrateur. Il y en a deux: celui qui écrit et l'autre, l'auteur, qui le regarde écrire et qui, parfois, commente! Il y a «je», il y a «il» et parfois «tu»...[18] qui basculent parfois au sein de la même phrase.[19] Le ton est donné d'emblée: la pluie, l'automne. «Il n'y aura plus jamais d'été. J'imagine avoir lu déjà cette petite phrase quelque part. À moins que je l'aie écrite dans un autre temps d'une autre vie.» Car, évidemment, dans le flou de cette saison de sa vie, «celui qui écrit, croit écrire, s'en fout, il est déjà mort». Il insiste sur la vanité de toute tentative de donner à sa vie une ligne directrice, elle demeure inéluctablement dans un certain indistinct: «Je n'ai jamais réussi à mettre de l'ordre dans ma vie, ou mes vies, et ce n'est pas aujourd'hui, où j'essaie d'en agencer des bribes, que je réussirai».

J'ai dit le goût de Pirotte pour la poésie. Et à la page 118 surgit Marcel Thiry – «*Amsterdam avec ses mouettes dans sa gare. Et le nom de Java chantant sur ses tramways.*» Marcel Thiry qui est l'auteur, en 1924, à l'entrée d'un sonnet, de ce vers qui ne cesse de m'envoûter: «*Toi qui pâlis au nom de Vancouver*».

Nulle intrigue dans ce roman, rien d'autre que ceci: «Je n'ai plus qu'à écrire, écrire comme il pleut. Pleuvoir des mots, des torrents de mots vides. Qu'importe ce radotage! Je dois écrire l'oubli, inventer le souvenir.» Au demeurant, tout le roman du XX[e] s. nous en apporte la preuve, écrire c'est inventer parce que le «réel» n'est jamais donné.

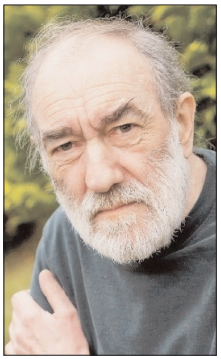
À certains moments, on sent bien qu'il en est tout près. Comme lorsqu'il parle de Monsieur Vrins, qui est le père de Mina.[20] Magnifique éloge de la bicyclette – durant toute la période évoquée, l'auteur a moins de vingt ans. «En ces années impalpables du bonheur, la bicyclette antique, habillée de lustrine noire, insensible aux modes méridionales, rebelle aux futilités vulgaires du dérailleur ou du guidon galbé, dédaigneuse et immuable comme une Rolls Royce, se partageait avec la monarchie débonnaire le gouvernement des Pays-Bas.»



18. «Il écrit qu'il est au bout du rouleau, et trouve l'expression ridicule, comme est ridicule celui qui l'emploie, mais il s'en fout. Il regarde tomber la pluie régulière, et pense à l'automne, octobre aux pluies obstinées, l'octobre d'une naissance, mais quelle naissance? la tienne? quel sens disparu, quel mythe dépouillé, quelle parole décharnée? et en même temps je pense à Hoorn et Enkhuizen, où le jeune homme d'hier imagine encore tenir les rênes du temps, les sangles de l'avenir.»

19. «... le chauffeur *en a marre, il sent la nuit prête à se refermer sur une solitude ambulante et périlleuse, je tourne le volant et le bahut démarre dans un sursaut, je saccage la boîte à vitesses, la nuit m'appelle...»*

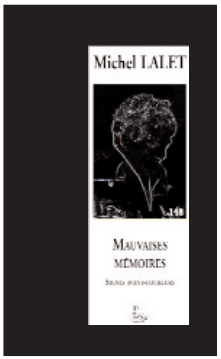
20. «Une fois assuré sur sa selle, il pouvait rouler des heures [...] campé raide sur l'échine de sa haridelle, l'arrête du nez coupant le vent, le regard dominateur, et la flamberge des mèches agitée superbement à la cime d'un front impavide.»



La phrase de Pirotte n'est pas figée. Il est capable de vingt-cinq lignes fortement charpentées par des relatives et des subjonctives et, tout aussitôt, de deux phrases non verbales qui tombent sèchement.

Comme le dit Jean-Paul Chabrier dans sa belle préface, «il pleuvra à Rethel, désormais». Pendant six mois, en ?... 88-89 peut-être bien, j'ai fait une fois la semaine l'aller-retour Beauvais-Reims-Charleville. Je passais par Rethel. Le lundi matin, sur le coup de 8h, je m'arrêtais dans un bistrot, toujours le même, pour boire un café. Immanquablement je sortais le bouquin de Pirotte et je lisais un nouveau chapitre. Je n'ai jamais vu Pirotte s'asseoir à ma table. J'ai fait mieux: je l'ai inventé.

Roger Wallet



«Mauvaises mémoires - Signes avant-coureurs»

Michel Lalet, 2020, éd. Petit Véhicule, coll. Chiendents.

Michel Lalet est un collaborateur de longue date des Calepins, quasi un fondateur. On connaît ses rubriques souvent attachées aux tics langagiers des temps modernes. Il a déjà publié au Petit Véhicule un roman fort documenté, «Une île sur le Loir», dont le sujet n'avait rien de paisiblement campagnard. «Responsable – et coupable – dans ce que l'on a appelé l'affaire du sang contaminé, Jean Lacenaire fera de la prison. Après une lente dérive, il se perd en Afrique et sera notamment témoin des atrocités en Sierra Leone et du génocide rwandais.Depuis bientôt quinze ans il vit réfugié dans l'Île, un bout de terre sur le Loir où il vit seul, évitant tout contact. Jusqu'à ce que le passé vienne une nouvelle fois changer la donne.»

Il y a de cette lucidité cruelle dans «Mauvaises mémoires». Certes avec le sourire car l'homme n'aime rien tant que de ne pas désespérer. L'âge vient inexorablement, avec son cortège de désagréments, de gênes, de faiblesses. En trente-six petits tableaux, il dresse un inventaire des «signes avant-coureurs». Avant-coureurs de quoi? Comment faut-il nommer cet âge avant «le grand âge»? Le lâchage? car on lâche peu à peu, professionnellement d'abord puis dans les loisirs, dans la vie associative... Évidemment, quand comme Michel on s'est passionné pour le ping-pong, il y a forcément un moment où ce jeune adversaire «arrogant et dénué de memoire», qui ne se doute pas que vous avez été tellement meilleur que lui, vous expédie un smash hors de portée et où force vous est de constater Cette balle «Je crois que je l'ai ratée de trente ans!» Un moment où lacer ses chaussures devient un exercice de haute technicité[21], où lire le journal nécessite des «lunettes de vieux», où le paysage lui-même vous accable d'une incompréhensible animosité:

«À bicyclette.

Avec ma compagne nous avons sillonné à vélo les routes de France. Des mers aux montagnes, des plaines aux collines, des escarpements aigus aux méandres des fleuves. Je parle d'une époque où il n'y avait aucun dispositif électrique dans nos machines et, pourtant, d'une époque où les pentes étaient moins rudes, les montagnes moins hautes, les cols plus

21. «À hauteur de singe – J'envie les chimpanzés! Sans effort apparent, ils parviennent à se gratter les orteils sans avoir à placer leur pied sur une chaise, sur le barreau d'une échelle, sur la souche d'un arbre... J'envie les chimpanzés car j'habite un corps où les mains sont placées à une pénible distance des pieds. Quand j'étais jeune, lacer mes chaussures en restant élégamment debout relevait déjà de l'héroïsme. Mais aujourd'hui... Aujourd'hui...»

22. «Y a quelque chose qui cloche là-dedans... – Il faut vraiment que toute ma carcasse se mette à grincer pour que je consente à me souvenir que le temps m'a poussé, sans que je le voie, vers ce qu'on appelle le troisième âge. Car je batifole et je jacasse. Je ris et je pleure. Je m'enthousiasme et fais des projets fous. J'aime celle que

facilement accessibles.

Je ne sais pas pourquoi le paysage a changé à ce point.»

Même constat avec les vêtements chauds: «Dans cette pièce où je travaille il ferait 20°, ai-je écrit. Est-ce vraiment certain? Les degrés d'aujourd'hui sont singulièrement moins chauds que les degrés d'autrefois !»

Mais triste, sûrement pas! L'auteur a la hantise de jouer «les vieux cons», il analyse avec lucidité: ni «les vieux cons tristes», ni «les vieux cons aigri», encore moins «les vieux cons sentencieux». Il n'est pas prêt non plus à toutes les concessions liées à l'âge, comme le jeu avec les petits-enfants: «Jouer à quatre pattes par terre m'emmerde».

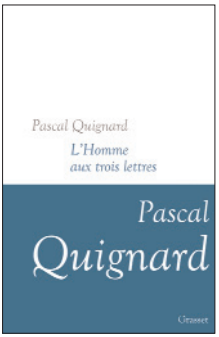
Trente-six petites histoires du quotidien d'un homme souriant que la vie n'a pas blasé et qui fait œuvre de moraliste, mais de moraliste accommodant, de ceux qui savent que les derniers muscles à les lâcher seront les zygomatiques.

Léo Demozay

j'aime plus que jamais. Je travaille mieux, plus vite, avec un esprit plus clair.
Qu'est-ce qui cloche, dans cette histoire?»

«L'Homme aux trois lettres»

Pascal Quignard, 2020, éd. Grasset.



Difficile de ne pas suivre un auteur que l'on aime tant quand on a le sentiment de le voir s'égarer sur des chemins... secondaires? de traverse? dont pourtant, à bien le relire, on les pressentait possibles. C'est ce qui m'arrive avec les 175 pages faussement érudites du dernier Quignard. J'ai déjà vécu cela avec Philippe Claudel et son «Jean Bark» (2013), il est vrai écrit à la va-vite après le décès de son ami, et avec Pierre Michon, statufié de son vivant et goûtant fort cet excès de reconnaissance. Je ne connais pas suffisamment Quignard pour savoir si une circonstance extérieure l'a poussé dans ce qu'il faut bien appeler un «hors-champ».

Les premières lignes sont superbes – le meilleur du livre:

«J'aime les livres. J'aime leur monde. J'aime être dans la nuée que chacun d'eux forme, qui s'élève, qui s'étire. J'aime à en poursuivre la lecture. J'éprouve de l'excitation à en retrouver le poids léger et le volume dans l'intérieur de la paume. J'aime vieillir dans leur silence, dans la longue phrase qui passe sous les yeux. C'est une rive bouleversante, à l'écart du monde, qui donne sur le monde, mais qui n'y intervient en aucune façon. C'est un chant solitaire que seul celui qui lit entend.»

Mais il y a les 174 autres pages! Et alors, relisant la quatrième de couverture, les choses s'éclairent: «Le mot littérature est sans origine. J'aurai consacré ma vie à une proie insaisissable. Dont le nom n'avait aucun sens. Ni usage, ni fonction, ni dessein, ni origine, ni but».

Voilà le propos: se singulariser en écrivant sur l'écriture et inventer cette fable du mot surgi de nulle part. Alors qu'en tapant «littérature étymologie» sur internet, on a immédiatement la réponse: «Le mot *littérature*, issu du latin *litteratura* dérivé de *littera* (la lettre), apparaît au début du XII[e] siècle avec un sens technique de « chose écrite » puis évo-

lue à la fin du Moyen Âge vers le sens de « savoir tiré des livres », avant de prendre aux XVII[e] et XVIII[e] siècles son sens principal actuel, à savoir l'ensemble des œuvres écrites ou orales comportant une dimension esthétique». Il aura peut-être échappé à l'auteur que bien peu de mots existent avant que les choses qu'ils nomment ne soient en usage. Ainsi le mot *électricité*, bien que formé à partir d'un radical grec, n'entre en usage qu'en 1600 et le mot *gazinière*, bien que dérivé de *gaz* (1670), n'apparaît qu'en 1934. Pourquoi le mot *littérature* aurait-il dû exister avant que n'existassent les livres ?

Dès la quatrième page se révèle une des composantes importantes de ce livre : le mysticisme [23] – «Le Saint Esprit habite dans les fentes des rochers.» Autrement dit le charabia habituel entretenu par la religion. Moi qui ai fait quatre années de petit séminaire, j'en étais devenu si expert que les «bons Pères Lazaristes» me voyaient voué à un destin ensoutané ! Je puis, ce charabia, vous en produire quinze lignes sur-le-champ, quinze pages, quinze chapitres... Le principe en étant que le vocabulaire résiste à toutes les analyses pour préserver sa part de mystère – tiens, Quignard s'épand sur le mot *myste* à la page 58 : le *myste* était l'initié (des mystères d'Eleusis). «Glisser sa main dans les plaies des dieux !» (note 23), est-ce que ceci a un sens ? Et «dans les fentes des grottes des déesses» ? Si, là on pressent qu'il ne faut pas un mot de plus parce que «les grottes des déesses», Aragon les a merveilleusement écrites dans «Le con d'Irène»...

L'homme aux trois lettres qui donne son titre au livre, c'est le *fur*, le voleur. Quel rapport avec la littérature ? Quignard lui consacre pourtant un chapitre, six pages – dans lesquelles il parle surtout de Jésus et du bon larron, avant cette pirouette qui fait formule : «La lecture est un vol sans bruit», le mot *vol* étant, bien sûr, ambivalent mais seulement, nous dit Littré, depuis la fin du XVI[e] s.

Sous couvert d'une érudition qu'il ne cesse d'étaler – il adore les citations en latin – l'auteur divague. Il tire prétexte de tout pour s'épandre sur l'écriture. Ainsi la mort de Cicéron, décapité à son arrivée en exil. Selon un des textes d'époque – il en existe plusieurs, qui sont contradictoires – sa tête fut apportée à Antoine et sa femme Fulvie lui cousit la langue au palais pour qu'il ne puisse raconter chez les morts ce qui s'était passé chez les vivants. De quoi l'auteur en tire la métaphore de l'écriture : «La tâche de l'écrivain est simple et comporte deux volets. Couper la langue. Coudre les lèvres». Ce qui ne veut quand même strictement rien dire ! Il a oublié le gueuloir de Flaubert...

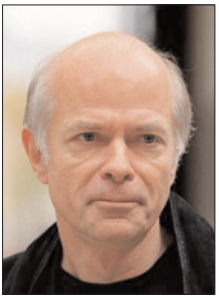
Il lui arrive d'arranger les informations pour servir son propos. [24] Ainsi (p.172) «Le caractère *italique* fut inventé par Alde Manuce à partir de l'écriture *manuscrite* des lettres qu'on avait conservées de Pétrarque». Wikipédia nous dit tout simplement : «L'écriture italique a été inventée en 1499 par Francesco Griffo, en réponse à la demande d'Alde Manuce, imprimeur vénitien qui voulait réduire la taille des livres, afin d'en faciliter l'accès aux étudiants». C'est donc bien une préoccupation strictement commerciale qui a dicté l'invention de l'italique. Pétrarque n'a rien à voir là-dedans. Et, puisque décidément les mystiques sont de grands intuitifs : «De même Marie quand son fils fut mort. Elle ne désira pas le revoir après qu'il fut ressuscité». Il a recueilli ses confidences ou quoi ? Au moins Quignard nous épargne-t-il la majuscule à «il»...

23. «Le Saint Esprit habite dans les fentes des rochers.» Le Père dominicain Jacques de Voragine a glosé le passage «Le Saint Esprit habite dans les fentes des rochers» par «Les fentes des rochers sont les plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ». L'auteur de la Légende dorée *dit qu'il faut glisser sa main dans les plaies des dieux et dans les fentes des grottes des déesses afin d'entrer en contact avec la force agissante, expansive, orageuse, fulgurante dont elles sont les images dans l'espace après en avoir été les fruits dans la genèse du monde.»*

24. «Jadis les «conoissances» désignaient les armoiries sur l'écu qui forment par elles-mêmes de singulières pictographies complexes et colorées.
Lancelot, le chevalier solitaire, nommait «charaies» les caractères de l'écriture qui dérivaient de ces très vieux tatouages qui étaient comme les totems des hommes qui souhaiteiant se distinguer individuellement les uns des autres.
Il appelait «lettrure» ce que nous appelons littérature.
Lancelot est le premier chevalier français qui ait appris à lire. Clovis ne savait pas lire. Roland ne savait pas lire. Charlemagne ne savait pas lire. Le roi Arthur ne sait pas lire. Connaissant les «connaissances», sachant déchiffrer les «charaies», le chevalier Lancelot vient à bout de tous les sortilèges. Il rompt les magies. Il met fin aux étranges coutumes. Il délivre les ensorcelés. Il déchaîne les enchaînés. Il assagit les fous. Il nomme les perdus. Il fait se soulever *les morts qu'il fait sortir des pierres.*
La littérature – la lettrure – ranime les morts dans les livres.
La littérature – la lettrure – désenvoûte le sort lancé sur nous à la naissance.»

Que tirer de ce galimatias qui, je ne l'ai pas dit, surabonde évidemment de termes abstrus, sinon une certaine tristesse à voir ainsi s'égarer un écrivain qui se voudrait penseur et – tiens, il cite Jean-Claude Ameisen (p.80) ! – maître à penser. Peut-être le fait que d'autres s'en soient chargés a-t-il évité la même dérive à Michon. C'est heureux. J'avais déjà regretté la même dérive mystique chez l'immortel auteur de «Montedidio», l'Italien Erri De Luca. Serait-ce l'âge (De Luca est né en 1950 et Quignard deux ans plus tôt) ? Mais soixante-dix ans, ce n'est pas vieux, quand même ! Je suis leur aîné et je ne ressens encore aucune atteinte du «mysticisme tardif». Il est vrai que jamais je n'oserais me comparer à eux. Je le dis en toute simplicité : eux sont de grands écrivains. Mais qui vieillissent mal.

Roger Wallet



«Les racines du temps»

Sandra Jayat, 1998, éd. Points de suspension.

Sandra Jayat est née de parents tziganes en 1940 entre la frontière italienne et française – d'autres sources fixent son département de naissance dans l'Allier. Elle fuit sa famille à l'adolescence (ils veulent la marier), vient à Paris. Elle peint, elle écrit des poèmes, elle enregistre des disques sur des musiques de Django Reinhardt, tout entière dédiée à la culture tsigane.

Ce petit livre (102 p.) l'est aussi. Il s'inscrit résolument dans le domaine du conte. Dire «conte philosophique» serait de trop car, même s'il porte une «morale», le personnage y tient la première place. Les personnages, devrais-je dire car il y a le conteur – un vieux Tzigane nommé Ribeiro – et la petite fille de dix ans qui l'écoute et restitue leurs rencontres successives :

«– Maggio, de la famille des Fragoroso.

– Ton nom est Mai ? comme le mois ?

– Oui, parce que je suis née au mois de mai.

– Tu portes bien ton nom.»

Plutôt que de répondre aux questions qu'elle se pose sur la vie, Ribeiro a recours au personnage de Libèra, comme elle Tzigane, comme elle soucieuse devant l'incompréhension qu'elle ressent face au monde. De rencontre en rencontre, il lui raconte sa vie, dans laquelle, évidemment, les ressorts magiques sont innombrables. Elle, Libèra, c'est d'abord son grand-père qui l'enseigne.[25] Elle part, elle s'envole sur les ailes d'un oiseau bleu. Elle survole les sept mers, toutes fleuries de fleurs différentes : jasmins, roses, fleurs d'orangers et de citronniers, pavots, nénuphars, lotus, pâquerettes.[26]

Le voyage de Libèra se poursuit, de rencontre en rencontre et d'épreuve en épreuve. Ce sera d'abord un agha riche et cruel qui les soumet, elle et ses compagnons de rencontre, à des épreuves – comme assécher le lac – qu'ils surmontent toutes. Il va jusqu'à tenter de les empoisonner mais ils déjouent son piège. À court d'arguments, l'agha leur offre de l'or. Ils le refusent et s'en vont.

25. «Apprends à vivre à l'arrêt, petite. Le temps peut être doux, même enveloppé de nuages, apprends l'extase, la méditation, apprends à écouter l'appel de la nature, apprends le silence. Ainsi, tu t'épanouiras pleinement dans le souffle de la vie.»

26. «[1ère mer] Des milliers de petites fleurs de jasmin s'accrochaient aux vaguelettes, mais le moindre souffle les emportait pour les faire danser.» – «[2ème mer] Une immense couronne de roses éclatantes, épanouies, tournait autour d'un lys rouge dressé comme un précieux message que la jeune Tzigane ne sut comprendre.» – «[3ème mer] Une véritable œuvre d'art où les fleurs d'oranger et de citronnier s'incrustaient sur les algues dorées.» – «[4ème mer] Un pavot, jaune soufre, s'ouvrait désespérément à la solitude.» – «La cinquième mer semblait être dessinée à l'encre de Chine, surplombée de superbes nénuphars.» – «Sur la sixième mer, des lotus délicatement posés par petits groupes offraient l'émotion.» – «Libèra fut éblouie par la septième mer, des milliers de petites pâquerettes de toutes les couleurs se jetaient en cascade sur l'eau dans une féerie de lumière. Certaines de ces fleurs s'élevaient en spirale dans l'espace et enveloppaient la jeune fille de désir et de nostalgie.»

Si toutes les aventures de Libèra sont ainsi marquées du sceau du fantastique, on peine à y retrouver ce qui constitue le conte traditionnel : l'épreuve qui permet de grandir. Ainsi, à mi-roman, Libèra rencontre Diego dans une auberge. Elle est avec son père, mystérieusement retrouvé. Elle est sous le charme de Diego qui demande sa main au père. Ils partent ensemble. Vont-ils se marier ? «Non, Maggio, non. Ces adolescents avaient des ailes, ils étaient libres comme des oiseaux qui ne pourront jamais entrer dans des cages. Ils se dirent tout simplement au revoir à l'heure où les fleurs exhalaient des parfums.»

Suivront d'autres voyages, d'autres rencontres, d'autres épreuves. Jusqu'au soir où une descente de police se produit dans le campement et Ribeiro est arrêté.

«– Tu vois, petite Maggio, comme tout est bien orchestré dans la vie.

Puis il me prit la main et la serra très fort. Nous marchions dans un silence dévot. Le retour vers ma famille fut rapide comme une flamme.

À l'entrée du campement, Ribero s'accroupit pour être à ma hauteur, enferma mes épaules entre ses deux mains et me dit avec fermeté :

– Ne baisse jamais la tête devant les prédateurs.

Il se leva et me fixa derrière ses paupières.

Mon corps était devenu brûlant comme une pierre au soleil.»

Si le charme des situations et des personnages, du dépaysement, opère, il n'est pas sûr, du point de vue romanesque, que le dédoublement Maggio/Libèra soit la meilleure des hypothèses d'écriture.

Aude France

« Un privé à Babylone »

Richard Brautigan, 1981, éd. Christian Bourgois.

Brautigan (1935-1984) rejoint le mouvement littéraire de San Francisco en 1956. Il y fréquente les artistes de la Beat Generation et participe à de nombreux évènements de la contre-culture. En 1967, il est révélé au monde par son best-seller *La Pêche à la truite en Amérique* et est surnommé le «dernier des Beats». Il sombre vite dans l'oubli et se suicide. On trouve près de son corps, un mois plus tard, un revolver Smith & Wesson de calibre 44 avec une unique douille dans le barillet.

Il fait partie de ces «icônes» (comme Bukowski si l'on veut) qui confondent œuvre et vie. Et si leur vie ne nous concerne en aucune façon, leurs écrits ne sauraient nous toucher hors référence au contexte. Un de mes amis est fan de Brautigan ; quand il m'en parle il exprime parfaitement, en fait, le culot de ce type, d'avoir osé écrire ce qu'il a écrit. Cela suffit-il à faire une œuvre ? On sait, quarante ans plus tard, que non. Comme mon ami restera «quelqu'un qui avait des prédispositions pour écrire» mais qui n'a jamais vraiment écrit.

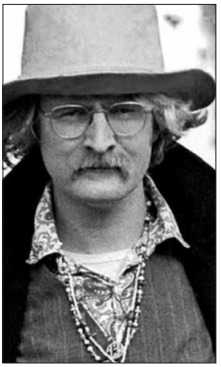
Un mot quand même de ce «privé» et de son «Babylone». Babylone, c'est simplement

ses rêves, les obsessions qui, à tout moment, l'arrachent à la réalité et lui font perdre pied. Prend-il le bus?, s'il se met à penser à Babylone il va rater son arrêt et se retrouver à des kilomètres de sa destination. Tel est le principe de ce roman. L'intrigue tient en peu de mots: un privé totalement désargenté et au bord de la clochardisation se voit proposer un contrat, il devra aller voler à la morgue le corps d'une jeune femme morte. Mais pour cela il lui faut un revolver. Il en a un mais il n'a pas de balles à mettre dans le barillet. Il va donc se mettre en quête auprès de ses... amis est sans doute un mot inadéquat... Et, en fin de compte, après quelques épisodes rocambolesques où il soudoie l'employé de la morgue, où des Noirs le poursuivent en bagnole, où... Tout cela n'a aucune importance puisque, en définitive, l'affaire ne se dénouera pas!

D'une telle désinvolture, restent quelques pensées fortes comme «D'abord ma mère ne pense pas. Elle vit encore avec mon père.» ou «Ils avaient à peu près la même attitude envers les cadavres qu'un laitier envers ses bouteilles vides.» Quoi d'autre? Eh bien rien, un peu plus de 200 pages très aérées et deux heures d'insomnie tuées une de ces nuits.

Rémi Lehallier

27. «Ma mère et moi avons retraversé le cimetière à pied pour regagner la voiture qui était garée de l'autre côté. On ne s'est rien dit en marchant. Heureusement.»



«Après»

Annie Saumont, 1996, éd. Julliard.

Annie Saumont (1927-2017) est la plus grande nouvelliste française. Elle a écrit trois cents nouvelles. Je croyais avoir tout lu d'elle et je tombe, sur l'étagère du haut, sur ce recueil qui ne paie pas de mine. 119 pages. État neuf. Et aucun titre ne me dit quoi que ce soit! Je m'y jette.

Annie Saumont n'a écrit «que» des nouvelles, pas de roman. Les romans, son métier était de les traduire – comme elle le fit entre autres de «L'attrape-cœurs» de Salinger en 96. Wikipédia parle de 300 nouvelles. Je sais qu'elle m'en a écrit une, l'année où, avec une vingtaine d'auteurs picards, j'ai constitué et édité un recueil titré «Picardie, autoportraits». J'avais passé la journée avec elle dans les rues de Beauvais, où elle était l'invitée de la médiathèque municipale...

Ce qui me frappe dans ce recueil, ce sont les questions stylistiques. Elle est la seule auteure à tout se permettre. Même des choses comme ça:

«Tante Edmée virgule ce dimanche virgule a emmené les enfants au cirque point Les enfants sont ravis de l'aubaine point Jean dit à l'oreille de Jeanne deux points ouvrez les guillemets»[28]

Elle est la championne des phrases non verbales: «Odeur aigre-douce des coussins râpés, de rideaux fânés. Même si tout est propre. Relents d'eau de Cologne, de sirop pectoral. Odeur de vieillesse.»[29] Ça et la remise en cause de toute la culture classique de la ponctuation: «Mère se lamente. Elle dit qu'elle n'arrête pas de ranger la maison, de la nettoyer, mais toi tu la vendras, je suppose, dès que je ne serai plus là.»[30] Si l'on considère la phrase – cet espace entre deux points – comme l'unité syntaxique de base, la phra-

28. «Scènes de cirque».

29. «Œufs sur le plat».

30. «Une semaine comme les autres»

se d'Annie Saumont est souvent torturée, malaxée, essorée, et pas seulement par des anacoluthes – ces ruptures syntaxiques comme «Petitjean répond qu'il aime mieux rester à sa place est-ce qu'il pourrait s'il te plaît avoir un esquimau...»[31] – mais, plus généralement, par l'irruption imprévisible du langage parlé dans le récit. Les exemples surabondent, d'autant que l'auteure a définitivement abandonné et l'usage des guillemets pour signaler la prise de parole, et celui des dialogues marqués par le tiret long en début de ligne. Bref, Annie Saumont exige de son lecteur une attention renouvelée à chaque ligne sous crainte de perdre le fil.

Deux exemples. Dans «Fille lisant à l'arrêt du bus» la situation est celle d'une jeune fille attendant son bus en lisant. Mais elle est tellement prise dans sa lecture qu'elle laisse passer un bus, puis un autre... Les personnages de son livre s'invitent dans le bus et elle navigue ainsi, de réalité en rêve. Magnifique allégorie des territoires «utopiques» où nous entraîne la lecture: «En haut de la page 136 l'homme à la Volga 8 cylindres s'arrête devant la fille qui attend l'autobus».

Dans «Un coup manqué», on croit d'abord que plusieurs histoires se mêlent, avant de discerner que c'est sans doute le jeune taulard en attente de son jugement qui repense aux épisodes de sa vie. La complexité pour le lecteur vient de ce que la structuration traditionnelle en paragraphes explose à son tour: Annie Saumont mêle délibérément dans le même paragraphe des éléments se rapportant à la jeunesse du taulard, à son coup manqué, à ses débuts d'amour, à... Tenez, le premier paragraphe – je mets en rouge ce qui est de l'ordre des pensées, des souvenirs, en bleu la réalité présente du narrateur, i.e. la prison, et en brun ce qui appartient aux deux lieux et fait transition:

«Maman épluche les oignons pour la soupe. Ça lui fait les yeux rouges. J'ai froid, Je passe la main devant les yeux. Je presse les doigts sur mes paupières baissées. J'ouvre les yeux. Où es-tu. Sans doute elle se cache derrière moi, du côté du placard, pliant des choses, les rangeant. À la maison. Ici le gardien a dit que demain on va rallumer le chauffage. Bientôt, après mon procès, j'irai travailler à l'atelier. Ils m'ont permis de choisir, ce sera le bois ou le fer.»

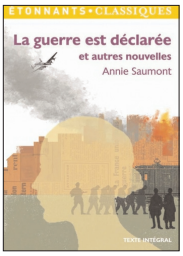
Elle maintient cette tension tout le long du récit (40.000 signes!) avant un dernier paragraphe[32] qui résonne comme un coup de feu.

Oui, lire du Annie Saumont requiert une intelligence, une attention comme à lire du Marie-Hélène Lafon de la meilleure veine. Mais la phrase de la Cantalienne reste beaucoup plus sage, même si l'abrupt des sentiments s'y traduit avec une égale efficacité.

Roger Wallet

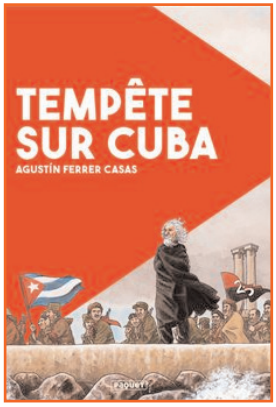
31. «Petitjean répond = proposition principale – qu'il aime mieux rester à sa place = proposition subordonnée conjonctive – est-ce qu'il pourrait avoir un esquimau = seconde proposition principale simplement juxtaposée à la première – s'il te plaît = subordonnée conjonctive qui marque une seconde rupture syntaxique en passant de la 3e à la 1re personne.»

32. «On avait offert à mon père un remplacement dans une bonne maison qui paie bien. Il est parti hier soir au travail après ton départ.
Elle disait C'est assez loin d'ici de l'autre côté du bourg, un bâtiment du quartier Saint-Eustache, Brincart et Feugères tu connais? Ils l'ont engagé comme veilleur de nuit.
Elle a dit ça tranquillement en épluchant les légumes. Son couteau grattait les carottes avec un drôle de petit bruit.»



A.F. CASAS

«TEMPÊTE SUR CUBA»



Quand le photographe Frank Spellman (en réalité il s'appelait John McKay) voyage à Cuba pour accompagner le fameux acteur hollywoodien Errol Flynn, il n'imagine pas que ce simple déplacement professionnel va se transformer en cauchemar tropical. Agents de la CIA, membre de la mafia, directeurs de multinationales sans scrupules, services militaires... tous rivalisent pour sauver les restes du régime corrompu et violent de Batista avant que les guerrilleros de Castro ne rentrent à La Havane.

Le parti pris de suivre Camilo Cienfuegos plutôt que Che Guevara ou Fidel Castro est intéressant et "réhabilite" le rôle de ce rebelle dans l'histoire de Cuba, compte tenu du fait qu'il est souvent oublié dans les chroniques de la conquête du pouvoir par le Lider Maximo.

Les dessins sont excellents, les personnages étant très reconnaissables.

On a le sentiment d'un travail d'historien.

Je ne connaissais pas Camilo Cienfuegos, il mourut lors d'un crash aérien – jamais élucidé et plus que suspect – le 28 octobre 1959 à l'âge de 27 ans. Il avait un caractère jovial, blagueur, amical. (Ah, ce maudit club des 27 ans qui accueillit tant de personnalités qui ont marqué ma tranche de vie; la dernière en date fut Amy Winehouse...)

Il fut le premier chef guérillero, en 1958, à livrer bataille hors de la Sierra Maestra (premier territoire libre de Cuba).

Il gagna ainsi le surnom de "Senor de la Vanguardia", "Seigneur de l'avant-garde".

Depuis 2009, une statue est érigée à sa mémoire, il aura fallu attendre 50 ans.

"Ce qui m'est réellement arrivé? Peu de gens peuvent répondre à cette question. Je peux seulement dire que je n'ai jamais cherché la gloire, mais qu'elle est venue à ma rencontre."

Camilo Cienfuegos

Le dessin est "simple": sans fioriture mais avec une agréable précision dans les détails; aspect qui me fait préférer le dessin à des phrases descriptives...

Je ne connaissais de la révolution cubaine que ce qui faisait plaisir à ma "gauche"!

Cette lecture ambiance bien l'atmosphère chaleureuse et sensuelle de ces Caraïbes mais elle n'omet pas d'évoquer tous les chacals qui pressentent la nécessité de la fin du dictateur Batista et qui voudraient tenter le dialogue secret avec Castro afin d'espérer préserver leurs prérogatives.

N'oublions pas que les touristes américains (puis soviétiques plus tard) venaient sur l'île pour ses trois "s": "Sexe, Soleil Sable". Plein d'argent à récupérer!

J'y ai aussi découvert le rôle de femmes qui se sont ralliées idéologiquement à Fidel, "hasta la victoria siempre". J'ai lu ce livre comme un document historique

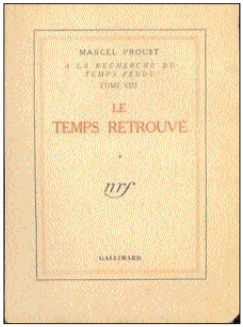
Le fait de restituer (en cinq pages) le contexte historique à la fin de la bande dessinée, expliquant ce qui est faux et ce qui est vrai, ajoute de la valeur à l'ensemble.

C'est une agréable découverte.

Michel Deshayes

Tempête sur Cuba, Agustin Ferrer Casas, Paquet, 2020. 130p.

LE TEMPS RETROUVÉ



Entre confinements et couvre-feu, sous l'écume des jours qui se ressemblent, les heures s'écoulent goutte à goutte comme dans ces vieux problèmes de robinets qui fuient. Je ne sais s'il faut imaginer les Danaïdes heureuses mais le temps perdu pourrait ne jamais se retrouver. Tout ce qui est advenu, tout ce que nous projetons, y compris la moindre de nos pensées, ne se manifeste que *hic et nunc*. La durée d'un soupir est toujours le cheminement d'un espoir, nullement un avènement. Paul Valéry ne disait-il pas que le futur était un passé en préparation. Serions-nous assez sots pour vivre sans cesse dans ce qui n'existe plus ou pas encore? Dans le « *Carpe diem, quam minimum credula postero* » d'Horace qui se traduit par « Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain », il n'y a donc ni passé à regretter ni avenir à craindre. Pour un esprit rationnel, l'instant présent n'est plus ni moins que la réalité! Certains se perdent à projeter leurs désirs contre le monde, beaucoup s'en accommodent en démissionnant dans l'expression frénétique de leur subjectivité ou s'épuisent de procrastination en procrastinations. Le furieux replié sur sa révolte se dit qu'il ne peut exister qu'un seul univers, le sien. Pourtant dans ces instants de vie cocasses, sérieux, comiques ou dérisoires, se tient et se contient toute une vie, parce qu'ils en accomplissent le sens le plus profond. Tout est dans les réalités à peine perceptibles de chacun. La fugacité inscrite au cœur du présent constitue sa pureté. Tout le reste peut s'oublier, tout le reste n'est que temporalité. L'instant est le lieu de l'intuition et de l'extra-temporalité.

Le plus romantique des philosophes, Hegel, proclamait « Aimez ce que vous ne verrez pas deux fois! » Proust traduit dans son œuvre que seul l'instant est novateur. Faut-il suivre le conseil de Gide de toujours se trouver disponible pour l'instant qui vient et se préparer pour le suivant? L'écoulement du devenir est la grande préoccupation des hommes depuis que les romantiques ont réintroduit la discontinuité de l'existence dans les mentalités. En nous y engageant sans retour nous nous dépouillons de toute abstraction pour plonger au cœur du réel pour mieux le transcender. L'écrivain et l'artiste y trouvent le basculement de l'émotion jusqu'au sublime. Pour reprendre Baudelaire, il s'agit de « tuer le temps », afin de jouir de l'essence des choses en dehors de lui. Vivre pleinement l'instant, saisir en impressionniste la lumière de l'ici et maintenant, c'est dévoiler l'humain derrière tout ce qui le déguise, dépasser ce qui horrifie et opprime. La littérature n'est pas transposable dans le quotidien et pourtant le réel et la vie ne se limitent pas aux nourritures terrestres et ne s'opposent pas à l'imaginaire. Jusqu'au retrait de nos propres jours, nous chercherons un lieu où déposer ces instants vécus car chaque seconde qui échappe à la mémoire est un exil. Le temps est à l'instant ce que la ligne ou la phrase est à la parole. La page lorsqu'elle n'est pas le décor de parade d'un théâtre baroque ou impatience du langage, est le lieu privilégié des retours et des résurgences dans un présent élargi qui nous enveloppe.

L'écriture saisit dans notre désordre les quantas d'éternité qui n'ont que la durée de l'éclair. Pour Maurice Blanchot le temps perdu est le lieu de l'œuvre et de la parole errante. Celui qui a exploré les minutes sans retour, qui est allé à la rencontre du monde sait mieux que quiconque qu'un hasard fondamental joue un rôle à chaque instant au-delà même de sa direction et de sa polarité sur les particules élémentaires de notre existence. Pendant des siècles nous nous sommes appuyés sur le principe de non-contradiction d'Aristote pour définir l'être, l'écrivain moderne homme de paradoxes plus que de préjugés, peut décrire une de ces particules localisée à la fois en deux positions distinctes sans que cela trouble son lecteur car la lecture est toujours un retour sur le temps retrouvé de l'unicité démultipliée par l'écriture d'un souvenir sans cesse reconstruit qui n'est beau que parce qu'il est unique, fragile, moribond comme un instant.